

Extrême Asie

Photographies Philip Blenkinsop/VU

**Exposition présentée à la galerie Fait & Cause
du jeudi 10 mai au vendredi 13 juillet 2001**

58, rue Quincampoix - 75004 Paris

Tél. 01 42 74 26 36

Galerie ouverte du mardi au samedi de 13h à 19h

Un Photo Poche Société préfacé par James Burnet
accompagne l'exposition

Avec le soutien permanent du Old Broad Charity Trust

*Parallèlement, la galerie VU expose Philip Blenkinsop
jusqu'au 12 mai 2001*

2, rue Jules Cousin - 75004 Paris

Contact presse galerie Fait & Cause - Frédérique Founes
Pour Que l'Esprit Vive - 64, avenue Parmentier - 75011 Paris
Tél. 01 49 23 14 43 / fax 01 49 23 13 49
Mail : frefounes@ediprominfo.org

Extrême Asie

Par James Burnet

Guerres, révolutions, coups d'état, dictatures jalonnent l'histoire de ce demi-siècle en Asie. Il y eut même l'insoutenable, le génocide au Cambodge. Des multitudes humaines ont été emportées dans cette spirale de violence, et il est impossible d'en faire un bilan, même fragmentaire. Or, toutes ces victimes ne sont pas des abstractions. La mémoire s'est abîmée dans un souvenir flou qui se confond avec l'oubli. Le retour sur image est tabou. L'héritage est muet. Alors, au Cambodge, des hommes, des femmes s'acharnent à vouloir « comprendre » le pourquoi de ce délire sanguinaire. Ils vivent ces douleurs indicibles qu'ils portent en eux dans une solitude extrême. L'Occident a, pour sa part, renoncé à sa propre mémoire sur ce « pourquoi » des charniers cambodgiens. Il est plus prompt à intervenir sur la sauvegarde des temples d'Angkor. Indécence. Lorsque les Khmers rouges se sont emparés du pouvoir en avril 1975, ils ont décrété une « révolution extrême ». Il s'est écoulé un quart de siècle. Les Cambodgiens ne sont toujours que des funambules de la vie. « Lorsque tu as peur, ta peur s'infiltre parmi les générations et des milliers d'âmes devant et derrière toi en sont humiliés » écrit Nikos Kazantzakis dans *Ascèse*. C'est cette peur et cette humiliation que le directeur du centre du Génocide à Phnom-Penh, le chercheur Youk Chhang ou le cinéaste Rithy Panh ont décidé de combattre. Il y eut au Cambodge une manifestation étrange au lendemain de la chute de Pol Pot en 1979, la « journée de la haine ». Un jour dans l'année où le peuple cambodgien, mû par un réflexe pavlovien, avait le droit de haïr ses anciens bourreaux pour solde de toute mémoire. Et cette sinistre

comédie a duré une décennie. Il fallait haïr sur ordre sans le moindre espoir de s'interroger sur le pourquoi d'un naufrage sans image. Aucune photographie ne témoigne de ce vaste camp de prisonniers voués à la torture et à la mort que fut le Cambodge pendant plus de trois ans, à l'exception des portraits des suppliciés retrouvés au centre d'extermination de Tuol Sleng à Phnom-Penh. Si le Cambodge écrit l'une des pages les plus ineptes de l'histoire de ce siècle, que d'espérances se sont évanouies, ailleurs, en Asie. Qui se souvient de la mort quasi sacrificielle de centaines d'étudiants à Bangkok d'abord en 1973 pour l'avènement de la démocratie puis en 1976 pour sauver cette démocratie balbutiante face aux généraux et à leurs séides ? Depuis le renversement de la monarchie absolue remplacée par une monarchie constitutionnelle en 1932, les coups d'Etat se sont succédés en Thaïlande en fonction des alliances ou mésalliances des clans militaires. La seconde guerre mondiale n'a guère modifié le rituel : le royaume s'est rangé aux côtés de l'envahisseur japonais. Le réveil démocratique a lieu en décembre 1973. Avec les bouleversements en cours au Cambodge, Laos et Vietnam et la défaite quasi inéluctable des Etats-Unis sur la terre indochinoise, les étudiants de Bangkok, notamment de l'université de Thammasat non loin du palais royal, se soulèvent contre la dictature. Après plusieurs jours de guerre civile, le triumvirat militaire au pouvoir doit pouvoir trouver refuge chez d'autres dictateurs de la région. Pour la première fois, le roi, Bhumibol Adulyadej, s'engage ouvertement et prend fait et cause pour les étudiants. Trois ans plus tard, le monarque, en revanche, resta impassible face aux massacres de ces mêmes étudiants, souvent lynchés et brûlés vifs devant Thammasat par l'armée et les milices d'extrême droite. Il y eut aussi le Vietnam et la guerre que les Américains voulurent telle une croisade contre le communisme sans s'interroger sur le sens du sacrifice de centaines de milliers de jeunes hommes et jeunes filles. Puis dans ce Vietnam triomphant de la super-puissance américaine, on a honoré des héros. Mais, des centaines de milliers de disparus ont été ignorés. « Hélas, la guerre, c'est un monde sans foyer, sans racines, une errance pitoyable, grandiose, sans fin ;

un monde sans hommes, sans femmes, sans sentiments, sans désirs ; le monde le plus désolant, le plus désespéré, le plus effrayant qu'aient inventé les hommes », écrit le Vietnamien Bao Ninh dans le chagrin de la guerre. Sur les autels des ancêtres de chaque foyer, des photos jaunies témoignent de la misère de ces âmes qui errent depuis vingt cinq ans. Et, lorsqu'on sort d'une guerre ou d'une dictature, on peut se demander si on en a vraiment fini avec cette culture de violence.

« Les guerres ont de terribles différences mais aussi de terribles ressemblances. On dort avec les morts, on berce les morts, on vit avec les vivants qui vont mourir » écrit le photographe Don McCullin. Ce voyage initiatique, Philip Blenkinsop l'a vécu au Cambodge lors d'un coup d'Etat en juillet 1997, ou encore à Bornéo pendant les affrontements entre les Dayaks, chrétiens et animistes descendants de coupeurs de têtes et les colons madurais, des musulmans originaires de Java ou lors des massacres au Timor Oriental. Il parcourt depuis 1988 cette Asie victime d'amnésie. Il s'arrête dans ses mégalofoies, symbole du reniement d'une culture, d'une Histoire, au nom de la spéculation et du gigantisme. C'est là que viennent s'échouer les populations rurales des régions déshéritées à la recherche « de la civilisation du confort » dont la vertu première a été d'éradiquer un passé à grands coups d'engins mécaniques. Dans un univers chaotique, se jouent la nuit des courses mortelles de jeunes motocyclistes à Bangkok, Hanoï, Djakarta, Ho-Chi-Minh Ville (Saïgon). Le gisant n'a droit qu'à un regard distrait de la meute freinée dans sa progression. Ces corps emmaillotés inanimés font penser à ceux de ces jeunes soldats cachés dans des sacs alignés sur un remblai de rizière, il y a plus d'un quart de siècle. Car les guerres ont en partie façonné le nouveau visage de ces monstruosités urbaines. La Thaïlande était le « porte-avion terrestre » des forteresses volantes américaines qui bombardaient les pays voisins indochinois. Bangkok amorça alors sa mutation. La "Venise" de l'Asie perdit ses canaux coulés dans le béton. Il fallait des lieux de plaisir pour la soldatesque à partager avec d'autres sacrifiées des nuits désespérantes de la drogue, les prostituées, souvent de jeunes filles vendues par des

familles. Le regard de Philip Blenkinsop s'inscrit dans une continuité de l'histoire : la violence des villes est peut-être plus banale, mais pas moins primitive que celle des champs de bataille. Les animaux, eux, ne se font pas la guerre. Ils ne reçoivent pas grand-chose en héritage. Ils n'ont pas grand chose à donner, si ce n'est la vie. En revanche, leur fin est souvent tragique comme si l'anéantissement devait être justement réparti. En nous montrant ces abattoirs pour chiens, Philip Blenkinsop poursuit cette quête de l'Asie au quotidien bien loin de l'image idyllique et erronée vendue aux touristes. Il met un point, peut-être final, à un mythe. Tout en proposant à chacun de nous, une double approche : les exécutions des chiens qui nous font irrémédiablement penser à celles des hommes sous les Khmers rouges et l'amoncellement de leurs cadavres à des charniers. Double terrifiant du rictus de la mort sur le visage d'un jeune motocycliste et sur la gueule d'un chien. Un corps figé émerge de la boue, mains tendues en position d'imploration, regard tourné vers le ciel en signe d'espoir. Ou tout simplement la recherche de l'oubli, par l'alcool ou la drogue, d'une vie désespérée dans les bidonvilles de ces mégapoles. Philip Blenkinsop laisse là encore notre interprétation à notre libre arbitre. C'est la même démarche lorsqu'il montre un festival de végétariens dans le sud de la Thaïlande, où pour se purifier, des fidèles se transpercent les joues avec des scies à pointe qui ne devraient provoquer ni douleur et encore moins une effusion de sang ou encore la poitrine d'un homme ornée d'une dépouille animale. Philip Blenkinsop avait présenté son travail au Festival Visa pour l'Image de Perpignan en 1999. Dans ce grand rendez-vous du photojournalisme, ses images avaient choqué. Telle n'est pas l'effet recherché par cet Australien généreux qui refuse de nous prendre en otage avec ses photographies. Bien au contraire, il essaye de nous donner des clés pour comprendre cette autre Asie souvent inaccessible car trop visible. Là, tout se passe dehors sans retenue. C'est ce paradoxe que Philip Blenkinsop affronte sans tomber dans le piège du voyeurisme, de l'obscénité. Son indépendance est le meilleur des garde-fous contre toutes les dérives qui seraient inhérentes à un tel travail. Cette liberté

d'expression, il la revendique. Les photos de Philip Blenkinsop n'ont jamais été reprises dans les journaux car « indomptables ». Il faut en accepter la dureté pour s'interroger, au moins une fois, sur le mensonge permanent que nous avons entretenu avec l'Asie. Ainsi son travail est précieux : il veut nous dévoiler, avec cette distanciation indispensable, une violence au quotidien. Il se refuse à nous montrer, ce qui pourrait ressembler à une grande fresque, des populations rurales dans le désarroi, ou encore des bidonvilles sordides. Le sort tragique de l'Être humain au singulier en dit beaucoup plus. C'est plus que le témoignage d'un photojournaliste.



Philip Blenkinsop par Christian Caujolle

Les situations, qu'il s'agisse de l'actualité événementielle ou de la vie quotidienne, sont violentes. D'une violence souvent extrême. Les images, de façon parfaitement volontaire, sont directes et restituent le sentiment de cette violence. Le propos de Philip Blenkinsop est parfaitement clair et assumé. Journaliste – n'oublions pas ses scoops à Phnom-Penh durant le coup d'Etat de Hun Sen en juillet 1997, au Timor dès 1998, à Kalimantan, en Indonésie, avec cannibalisme et têtes coupées durant des violences inter-ethniques en 1999 – réagit au refus des médias de confronter le spectateur à l'insoutenable de ces violences. Il pense que, en refusant des images sous prétexte qu'elles seraient « trop violentes » (ce qui est trop violent et insupportable c'est la situation sur le terrain, pas les images), la presse conforte le lecteur dans son apitoiement, dans ses bons sentiments et dans l'appréciation qu'il peut avoir de sa propre chance de vivre confortablement. Il y a là, dans cette façon de rendre acceptables et consommables des situations inadmissibles, une forme de complicité avec le pire. Parce que l'on n'appelle à aucune révolte. Si la réflexion est parfaitement claire, la forme est tout aussi réfléchie : on ne rejoint pas une guérilla en emportant, en même temps que son Leica, une chambre et du négatif Polaroid si l'on n'a pas un réel projet photographique. Les portraits figés d'individus ou de groupes, instaurent un face à face, une présence du regard et des acteurs – de l'action comme de la photographie – qui dialogue avec les instantanés arrachés à l'action et en relativisent la valeur exemplaire. Beaucoup plus subtil et complexe qu'il n'y paraît, le travail de Philip Blenkinsop interroge la pertinence de la forme de l'information. C'est donc logiquement que les épreuves proposées au mur deviennent toutes des pièces uniques, grâce à un savant travail d'inscription manuelle de textes qui donnent une information que l'image seule est incapable de fournir.

Biographie

Philip Blenkinsop

Philip Blenkinsop est membre de l'Agence VU.

D'origine anglo-australienne, Philip Blenkinsop est né en 1965. Depuis 1989, il vit en Asie où il réalise un grand nombre de reportages. En 1989, il a suivi le retrait des troupes vietnamiennes du Cambodge.

En 1992 à Bangkok, il assiste aux manifestations pro-démocratiques violemment réprimées par le gouvernement thaïlandais. Il est le seul photographe qui réussit à suivre les rebelles au Timor où il se rend à plusieurs reprises.

En 1999, le Festival international du Scoop et du Journalisme d'Angers lui a décerné le Grand Prix Photo Jean-Louis Calderon, la plus haute distinction du Festival, pour son reportage sur un conflit ethnique entre bandes rivales sur l'île de Kalimantan (Indonésie).

EXPOSITIONS

- 2000** • « Riding the tiger's back » rétrospective, Pontault-Combault, Centre photographique d'Ile-de-France
- 1999** • « Mountain Lulik warriors and the wild men of Bornéo », Club des correspondants étrangers, Bangkok, Thaïlande
• « Visa pour l'Image » rétrospective, Perpignan
- 1998** • « Riding The Tiger's Back » Festival of Perth, Photography Gallery of W A.

- 1998** • « The Pink, The Bad and The Ugly » Université de Chulalongkorn, Bangkok, Thaïlande, avec le photographe thaïlandais, M. Sriwanichpoom et Ing K.
- 1994** • « Nakhon Gam Suan » avec M. Sriwanichpoom, Sang Arun Art Space, Bangkok, Thaïlande
 • « Nakhon Gam Suan » Club des correspondants étrangers de Thaïlande en collaboration avec la Fondation du Mémorial d'Indochine
- 1993** • World Press Photo Awards Exhibition, Amsterdam
 • « May'92 Photos from the May Uprising in Bangkok to mark the first year anniversary » Club des correspondants étrangers de Thaïlande (exposition individuelle)
 • « May Uprising » Exposition de rue organisée par le Club des photographes de Thaïlande (club illégal)
 • « Images of Cambodia » Exposition inaugurale Club des correspondants étrangers du Cambodge (Phnom-Pen), Exposition individuelle
 • Felix H. Man Memorial, National Gallery of Victoria
- 1992** • « Monks, Dogs, Death and Men with Guns » Photography Gallery of Western Australia (exposition individuelle)
 • « Photo Exhibition and Auction » Indochina Media Memorial Foundation (IMMF), Bangkok, Thaïlande
- 1991** • Felix H. Man Memorial, National Gallery of Victoria
- 1990** • « Cambodia Photographs » Australian Film Institute (exposition individuelle)
- 1989** • « Cambodia Photographs » Phnom Penh, Cambodge 30 images pour une collecte de fonds en faveur de la Kampuchean Red Cross (exposition individuelle)

- 1988** • « Each to Their Own » Sydney (exposition individuelle)

- 1986** • « Monday's Pictures » Perth, West Australia (collective)
 • « Monday's Pictures » Subsequently toured York
 • « Images of Fremantle » 12 West Australian Photographers, Fremantle Art Gallery

EDITIONS

- 2001** • « **Extrême Asie** », éditions Nathan / Collection Photo Poche Société, Texte de James Burnet
- 1997** • « **The Cars that ate Bangkok** », éditions White Lotus. Un ouvrage édifiant sur les accidents de la route à Bangkok dont Philip Blenkinsop a assuré les photographies et la maquette.

Pour Que l'Esprit Vive

L'association « Pour Que l'Esprit Vive » a pour but d'aider les artistes et les intellectuels à réaliser leur vocation, à faire connaître et à préserver leur œuvre.

S'inscrivant dans une orientation à la fois humaniste et humanitaire, elle se donne également pour mission de développer la prise de conscience des problèmes de société et de contribuer à leur transformation par l'art et la culture.

Créée en 1997, la galerie « Fait & Cause » est sans doute l'une des premières et uniques expériences de galerie exclusivement consacrée à la photographie sociale.

La photo étant considérée comme un médium privilégié d'expression de la réalité sociale, la galerie « Fait & Cause » réalise, sur des sujets spécifiques, des expositions consacrées à des photographes archétypes ou contemporains : Jacob Riis, Jane Evelyn Atwood, Raymond Depardon, Jean-Louis Courtinat, Roger Ballen, Donovan Wylie, Francesco Zizola, Hien Lam Duc, Martine Franck, Robert Doisneau....

La direction artistique de la galerie est assurée par Robert Delpire.

Outre cet engagement dans le domaine de la photo, il faut citer, parmi les activités actuelles les plus importantes de l'association « Pour Que l'Esprit Vive » : des aides individuelles, l'accueil d'artistes en résidence à l'Abbaye de La Prée (dans le Berry) et la participation au développement d'un mouvement autobiographique et de collecte, de conservation et de transmission de souvenirs individuels.

L'association « Pour Que l'Esprit Vive » a été fondée en 1932 par Armand Marquiset. Reconnue d'utilité publique, elle est dirigée par un conseil d'administration présidé par Michel Christolhomme.